

Bien que la notion «scientifique» de prévention, liée à une conception d'installation progressive de la maladie détectable avant que les signes extérieurs ne s'en manifestent, paraisse contemporaine d'une médecine naturaliste institutionnalisée, elle trouve des équivalents dans d'autres régimes de thérapie. Se sentir bien est souvent perçu comme une modalité d'être au monde aléatoire et relativement accidentelle dans le déroulement intime d'une vie. Les difficultés et les maux de toute espèce sont monnaie bien plus courante. Aussi faut-il sans cesse cultiver les rituels de prévention du mal par des démarches spécifiques mais également par une foule de petites précautions machinales que l'habitude rend transparentes.

La mise au jour et la reconstitution de ces usages s'avèrent toujours délicates: parce qu'ils ressortissent au cercle dérobé des pratiques et des représentations du corps, parce qu'ils manifestent l'adhésion à ce qu'on a longtemps qualifié de logique «magico-empirique» en apparente rupture avec le discours ordinaire des sciences et parce que leur interprétation dans l'ensemble de la culture où ils s'inscrivent pose plus de problèmes que celle d'un élément de culture matérielle.

On pourrait, dès l'abord, reprendre, sans espérer les épuiser, les questions lancées déjà par Françoise Loux en 1971<sup>1</sup>: *Quels sont les rapports, dans la culture traditionnelle, entre guérison de la maladie et sa prévention? Quelle est la signification de l'hygiène dans notre société? Quels sont les rapports entre hygiène et prévention d'une part, prévention et prévision d'autre part? Quelles sont les relations entre la place que la société fait à ses malades et son attitude à l'égard de la prévention?* On doit également rappeler avec elle combien les pratiques préventives ou l'hygiène dépassent largement le champ ordinairement dévolu à la médecine et à la maladie, voire celui, moins tourné vers l'intervention extérieure, du mauvais fonctionnement de l'organisme<sup>2</sup>, pour interférer avec le religieux<sup>3</sup>, la discipline sociale, l'esthétique, la pudeur et la signification du corps ou avec l'attitude plus globale d'anticipation de l'avenir.

Le corps s'offre en lieu d'échanges, de liens, de secrets, de signes. Il est un des enjeux de l'efficacité symbolique du rituel<sup>4</sup>. Comme la naissance et la mort, qui font elles-mêmes l'objet de nombreuses formules de prévention, la maladie est un événement social récurrent mais réversible qui menace l'intégrité de la personne et du collectif. (...) *Il n'y a pas de société où la maladie n'ait une dimension sociale et, de ce point de vue, la maladie, qui est aussi la plus intime et la plus individuelle des réalités, nous fournit un exemple concret de la liaison intellectuelle entre perception individuelle et symbolique sociale*<sup>5</sup>. Ce que montre l'observation contemporaine des modalités dites «populaires» de la prévention, c'est que, jusque dans les sociétés industrialisées, la problématique de la maladie se fonde, dans le domaine du savoir commun, avec les catégories plus vastes du mal, de l'adversité, du désordre qui menacent les rapports spatiaux et temporels de l'individu avec les autres et le monde. On ne peut la séparer des structures sous-jacentes de la cosmologie qui donnent sens aux dispositifs symboliques et aux pratiques en assurant leur intégration dans une matrice générale d'intelligibilité de la forme, du contenu, des principes, de la dynamique, des déterminations de la totalité de l'existant. Les procédures périodiques ou occasionnelles qui articulent des actes, des paroles et des représentations n'isolent pas un segment de corps dans sa matérialité. Elles nous disent quelque chose des relations d'influence des individus entre eux, mais aussi entre la personne<sup>6</sup>, le social et le cosmos.

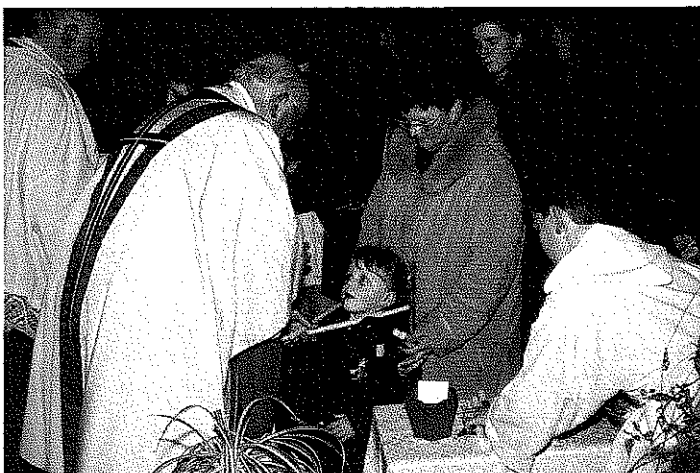
Or, la Wallonie contemporaine, comme la France et une bonne partie de l'Europe sans doute, se soigne et se prémunit selon les règles d'une clinique naturaliste; sa médecine institutionnelle comme tout son savoir

scientifique s'inscrit dans des collectifs séparant les physicalités similaires des hommes et des animaux de leurs intériorités irréductiblement distinctes. Elle vit sous le régime d'une nature universelle indépendante de l'homme et du hasard, dont les causalités et les mécanismes sont connaissables parce qu'ils répondent à des lois immanentes. Mais ce régime ontologique coexiste avec une autre façon de structurer l'expérience individuelle et collective qui, pour être historiquement antérieure dans notre culture, ne relève pas moins d'une formule logique équivalente<sup>7</sup>, celle de l'analogisme, qui *repose sur l'idée que les propriétés, les mouvements ou les modifications de structure de certaines entités du monde exercent une influence à distance sur la destinée des hommes ou sont elles-mêmes influencées par le comportement de ces derniers*<sup>8</sup>.

Un système de corrélations entre macrocosme et microcosme tel que celui qui soutenait la théorie des signatures est ici encore à l'œuvre<sup>9</sup>. Il distribue les discontinuités et les correspondances lisibles sur les gens, les bêtes, les plantes et les choses, et détermine à travers elles les étiologies et les thérapeutiques qui ne requièrent pas nécessairement de relation directe entre le malade potentiel ou avéré et le vecteur de soin puisqu'ils peuvent sans cela entrer en résonance symbolique. Le monde y est fait de flux et de forces où tout fait écho à tout. Rien n'est laissé au hasard entre les existants et les différentes strates du cosmos. Tout est sommé de tenir sa place dans le filet des isomorphismes, acquiert ainsi une signification pratique et mobilise sa singularité dans une interaction codifiée au bénéfice de tous.

La conscience analogique de l'extraordinaire imbrication des éléments du monde et du caractère inconstant des assemblages où on peut les inscrire rend ses réseaux accueillants aux autres perspectives de distribution des continuités et des discontinuités. Même si le régime naturaliste, savoir unique et répressif, est dominant et peut s'affermir de la décomposition en une foule d'individus qui menace sans cesse l'analogisme, les deux anthropologies en présence se tolèrent dans la mesure où l'analogisme tend à recruter tout ce qui est dissemblable pour reconstituer un collectif en rapport exclusif avec lui-même. Dans ce type de dispositif, les différences ontologiques entre les êtres sont atténuées par le réseau des équivalences, des complémentarités, des échanges. C'est pourquoi on relève fréquemment la conjonction ou la similitude des protections pour les gens et pour les bêtes: les problèmes de matrice des vaches se prévoient et se traitent comme les hémorragies des femmes, en s'adressant à Notre-Dame de Ossenweg, ou encore la même oraison au même saint patron peut protéger ou délivrer les uns et les autres du «mal de flanc»: *Saint Pierre et Saint Jean qui s'en vont parmi les champs ont rencontré le mal de flanc. Mal de flanc où vas-tu? Qui vas-tu abîmer?* Ici on doit nommer la personne ou l'animal. – *Vas-t-en dans les bois où n'habitent ni gens, ni bêtes. Dites 3 Notre Père et 3 Je vous salue Marie*<sup>10</sup>.

Durant la nuit de Noël, le pain et l'eau déposés à l'air libre vont littéralement recueillir la bénédiction qui se dépose sur le monde. On les partagera au matin entre tous les habitants humains et non-humains de la demeure, du maître de maison aux animaux domestiques et de rente. Une autre précaution voulait qu'on emportât, dans sa poche, à la messe de minuit, une poignée de grain que l'on ferait manger au troupeau au retour. Ou, comme Martin Lejeune le relevait en 1900, que l'on veille à faire boire le troupeau, au retour de la messe de minuit, avant de rentrer au logis, le tout sans parler à personne (Solières)<sup>11</sup>.



L'imposition des cierges de saint Blaise  
à Villers-la-Bonne-Eau, février 1999.

L'art de guérir païen tentait d'agir sur des conflits de forces immatérielles, sur le déséquilibre des fluides, sur les domaines d'élection d'une quantité d'esprits. Ici, sur les bases de la médecine antique, le culte des saints a restauré la fragmentation de la diversité que le monothéisme s'était efforcé de fusionner.

Le préventif et le curatif sont quelquefois si difficiles à séparer que le témoignage d'un informateur en contredit un autre. Mais on peut relever pêle-mêle les intercesseurs qu'on admet solliciter avant que le mal ne vous frappe: saint Blaise au nom duquel on croise deux cierges sur la gorge des pèlerins pour éviter les maux de gorge (dans la paroisse Saint-Pholien à Liège, il a été très visité par les comédiens), sainte Apolline contre les maux de dents, sainte

Gudule («sinte Gote» à Romsée) pour éviter la goutte et les rhumatismes, sainte Geneviève, à Grivegnée surtout, pour prémunir les enfants de la «fièvre lente» ou «five-linne», cette pathologie de la croissance qui les rend difficiles, dépressifs, rachitiques, capricieux, et se marque mystérieusement par des bouts de doigts effilés ou très bombés<sup>12</sup>. Parfois attribuée à un maléfice, elle se soignait, entre autres, par la confection et le port de «paquets» sur la poitrine ou aux poignets, petites bourses de toile contenant des ingrédients divers, souvent en nombre symbolique (neuf ou treize cloportes par exemple), le tout accompagné de prières en neuvaine. Celle-ci, secrète, s'accompagnait parfois d'ingestion d'eau de rouille et d'un interdit alimentaire sur le porc, *animal immonde et diabolique* (sic), et se terminait en jetant le paquet dans les flammes sans l'ouvrir pour y regarder<sup>13</sup>. Nous avons recueilli par ailleurs un usage de sachet de camphre suspendu par une épingle de sûreté à la chemise des enfants pour les prémunir de toute forme de refroidissement...

Les enfants se trouvent évidemment au cœur des précautions les plus respectées; on doit protéger leur fragilité de toute agression extérieure: (...) *au centre des inquiétudes (...) pendant toute la durée de la petite enfance: le sevrage et la poussée des dents, la présence des vers et les convulsions*<sup>14</sup>. Chez nous, on inscrit Ghislain(e) parmi les prénoms de ceux et celles que l'on veut voir épargnés par les convulsions<sup>15</sup>; on visite saint Hadelin (Visé) ou saint Marcellin (Chokier) pour la bonne acquisition de la marche, sainte Apolline pour la sortie de dents, saint Gilles («l'èwaré» à Liège), contre les cauchemars, la peur, l'insomnie et la fièvre lente encore<sup>16</sup>, sainte Agathe (en la basilique Saint-Martin à Liège) pour l'allaitement des nourrissons, etc. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, on recommandait encore de déposer les enfants, après la procession, sur les autels où avait reposé le saint sacrement.

Les mesures religieuses de prévention affirment surtout leur présence face aux menaces majeures, quelquefois cosmiques, dont la cause se dérobe: peste et choléra (saint Roch dont le culte est très populaire dans toute l'Europe), lèpre, maladies contagieuses, fièvres, feux des corps (saint Antoine), des champs et des biens, foudre (saint Donat), calamités (nuées) et tempête à détourner, famines, guerres, sorcières et mauvais esprits, mort subite (sainte Barbe), invasion de fouines, rats et mulots (sainte Gertrude)<sup>17</sup>, peurs, cauchemars, dépressions et maladies des nerfs (saint Gilles), menaces sur la grossesse, l'accouchement (sainte Marguerite) et la petite enfance que nous n'avons pas encore citées: épilepsie, cordon autour du cou à la naissance, etc.

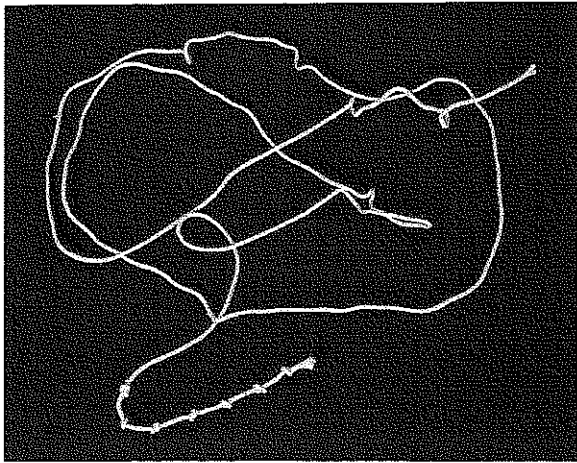
Parmi les troubles qui renvoient au désordre du monde, il faut bien sûr inscrire les maladies des bêtes et des champs. On peut s'en prémunir en s'adressant à saint Monon et en accrochant dans les étables des feuillages bénis lors de la procession organisée en son honneur à Nassogne, le dimanche suivant l'Ascension, à saint Walhère dont on suspendra près du bétail les drapelets venus du sanctuaire (Onhaye), à saint Raymond (Paliseul), saint Antoine ou à saint Pompée (Amay) qui veillent spécifiquement à la bonne santé des cochons, à saint Urbain (Nolleaux) qui protège les emblavures<sup>18</sup>, etc.

Comme en témoignent presque tous les cahiers de recettes que nous avons eus en main<sup>19</sup>, on prie beaucoup pour éviter le «désertage» des vaches, les fièvres vitulaire et aphteuse ou cocotte, les bêtes «bouchées», le rouget des porcs et les tranchées des chevaux<sup>20</sup>. Les recettes comme les proverbes fourmillent de conseils de prévention par la négative<sup>21</sup> en termes d'évitement de la mort. Ou bien, au contraire, ils gèrent l'autre bout de la chaîne du mal: par les mesures d'ordre diététique, ils anticipent les désordres physiques réputés mineurs ou chroniques et répétitifs: maux de tête ou de gorge, mal de ventre (de flanc), rhumatismes, troubles de la tension ou de la circulation, inflammations de la peau... Ils transmettent avant tout une morale de la modération.

Mais on prie aussi pour être heureux ou pour que la paix règne. On multiplie les gestes qui peuvent capturer du continu<sup>22</sup>. On bénit la maison où le crucifix doit toujours pénétrer le premier lorsqu'on emménage et où l'on renouvelle la bénédiction par l'eau et les prières<sup>23</sup> aux quatre coins pour les «quatre temps». On se prémunit de la contagion qui guette au moindre geste, au moindre signe, au moyen d'une formule. Si on ne peut éviter de montrer l'endroit où se trouve le mal d'une autre personne ou celui dont on a précédemment été affligé, on ajoute, à Liège: *Qui l'bon Dju wâd' l'acsègneure!* (Que le bon Dieu préserve l'indication de tout effet néfaste sur nous-mêmes)<sup>24</sup>.



*Saint Walhère.* Statue en bois polychrome, vers 1733, église de l'Assomption de Tintigny (Musée en Piconrue, Bastogne).



Cordon de saint Joseph (Musée en Piconrue, Bastogne)

Cependant, la protection religieuse présente le plus souvent un caractère limité qui exige le renouvellement cyclique des cérémonies consacrées, le retour des pèlerinages, la répétition des rituels calendaires et des mesures de régime afin de resserrer les connexions et de rappeler aux «responsables» d'un domaine de spécialité leur «devoir» d'exaucer les requêtes qui leur sont correctement adressées. On accompagne ces demandes par le port d'objets opératoires qui sont aussi les signes manifestes de la mise en relation: branchages ou drapelets fixés dans les abris du bétail, on l'a déjà dit, médailles bénites, images et copies d'oraisons, ou encore ceintures et cordons bénits, avec ou sans nœuds, de couleurs différentes (rouge à sept nœuds pour le Saint Sang, contre les hémorragies; gris pour saint Bernard et saint Benoît, pour éviter la maladie des vaches; blanc pour sainte Marguerite, pour faciliter l'accouchement et protéger les enfants, etc<sup>25</sup>). Cordon en coton de saint

François, pour se préserver du lumbago; cordon de saint Joseph, à sept nœuds, en corde de coton tressé souple et doux utilisé pour bâcher les vaches et ceint autour des reins pour préserver le dos des travailleurs de force<sup>26</sup>. Les cordons s'enchaînent comme une litanie. On les porte autour de la taille ou du poignet. Par leur cerclage noué, les épanchements s'interrompent et les atteintes négatives sont repoussées; par leur béance, les naissances, les passages et les transformations s'effectuent sans peine<sup>27</sup>.

Les maux se distribuent dans un domaine au nombre non-fini de catégories. Cependant, on peut y repérer une typologie habitée par les variétés de troubles les plus fréquemment évoquées, celles qui suscitent le plus de hantises, celles pour lesquelles on retrouve la transcription d'une oraison, d'une mesure propitiatoire, d'un remède, dans la plupart des cahiers familiaux dont on a parcouru les lignes.

Les préventions, les recettes, les thérapies sont elles-mêmes convoquées selon cette nosologie. *Ce qui n'empêche pas une activité sociale normale*, comme le souligne encore Françoise Loux<sup>28</sup> *ne nécessite qu'exceptionnellement l'appel au médecin. (...) l'absence d'intervention (...) d'une autorité régulatrice permet donc aux pratiques traditionnelles de se maintenir beaucoup plus que dans le domaine de la maladie où elles sont en concurrence avec les procédés thérapeutiques modernes*. La prévention quotidienne appartient à un secteur où l'agent scientifique intervient peu face à des pratiques familiales habituelles. Ainsi, dans la région et pour la période qui nous intéresse, les eaux guérissantes préviennent – c'est le cas de près de la moitié d'entre elles – ou soignent essentiellement les maladies des yeux. Clarté de l'eau, clarté liquide du regard, on baigne le plus souvent la part supérieure du visage comme c'est le cas à la Fontaine Sainte-Adèle, d'Orp-le-Grand dont l'eau n'est pas potable, à la Fontaine des yeux de Spa, délaissée depuis la moitié du XX<sup>e</sup> siècle ou à la Source Sainte-Julienne<sup>29</sup> de Retinne, citée comme «ancienne» dès 1667, dont on ingère l'eau ferrugineuse ou dont on fait une application externe toujours contre les maladies des yeux. Cette dernière, située non loin d'un tilleul séculaire, ne gèle jamais, prétend-on. C'est une des expressions de force les plus fréquemment prêtées aux eaux guérisseuses<sup>30</sup>.

Ces sources sont presque toutes placées sous la protection d'un saint guérisseur même si on peut supposer, pour certaines d'entre elles, que le recours à leurs vertus bénéfiques a pu précéder la christianisation du site. Il semble par ailleurs que certains «déplacements» de la source originelle, tarie ou simplement délaissée au profit d'une autre comme c'est le cas pour la Fontaine Saint-Gérard de Jehay-Bodegnée, réputée pour la prophylaxie et le combat des maladies du foie, n'aient pas affecté la satisfaction des pèlerins. La première Fontaine Saint-Gérard se trouvait dans l'enceinte de l'abbaye de la Paix-Dieu et était surmontée de la «statue miraculeuse» de saint Gérard de Brogne, statue qu'après la sécularisation de l'abbaye à la Révolution, on replacera dans l'église du village... Les pèlerins suivirent et vinrent désormais chercher l'eau d'une autre source qui reprit, sans démeriter, le nom et la fonction de la précédente.

C'est le cas également de la source Saint-Quirin de Malmedy, à laquelle on recourait à la fois pour prévenir et soigner les maladies des yeux et les rhumatismes. La source originelle, au monastère, s'est tarie dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle à la suite de travaux de forage. On a donc donné son nom à une autre source, près du Pouhon des Iles, de l'autre côté de la ville. Elle est aujourd'hui à l'abandon. A son ancien emplacement, une croix a été dressée.

L'eau de Sainte-Lucie à Mortroux coulait, elle, en trois fontaines différentes. Actuellement, seule ruisselle encore celle de la rue Sainte-Lucie, proche de l'église du même nom qui est un ancien lieu de pèlerinage. On l'utilise en l'ingérant. Dans ce cas, la double pathologie qu'elle affronte – éviter ou soigner les maladies d'yeux et de gorge –, tient au fait que son martyr se matérialisa par la gorge transpercée mais que son nom Lucia est proche de «luce» qui, en latin, signifie «lumière».

Proportionnellement, les remèdes offrent moins d'instructions préventives. Les témoins interrogés répondent rarement à la demande de distinction entre préventif et curatif, sans que l'on sache s'ils ne détiennent pas d'éléments de réponse ou s'ils ne jugent pas la distinction utile. Les carnets de recettes manuscrits, là encore, sont plus explicites. Tout ce qui concerne les plaies, les brûlures, les entorses, la toux, les ulcères et même le hoquet impose l'aspect curatif: les cataplasmes, emplâtres, pommades et autres ablutions à base de décoctions variées. Mais on peut préalablement renforcer le cœur, favoriser la digestion et la circulation du sang, éviter les hernies, les variations de tension artérielle et les crampes d'estomac; on peut même se protéger trois jours durant des piqûres de moustique en ingérant à un rythme prescrit les ingrédients adéquats, préparés selon les recommandations idoines. Diététique et hygiène domestique sont parfois soutenues encore par une exhortation à s'abstenir de toute pensée négative envers autrui durant l'usage.

Ainsi, avant un accès d'épilepsie, on pourra prendre quelques grammes de poudre de racine d'armoise dans un peu de bière chaude; on empêche la constipation en buvant chaque matin deux ou trois grands verres d'eau fraîche<sup>31</sup>; on se préserve aussi des refroidissements et du rhume de poitrine comme on les soigne, par une méthode hybride, empirico-religieuse, en faisant fondre la chandelle de Noël sur deux feuilles de papier gris que l'on applique ensuite sur la poitrine. Pour éviter le rhumatisme, on portera un marron sauvage dans la poche du pantalon, ou encore une ceinture de marrons<sup>32</sup>. On s'évitera l'irritation du périnée et des cuisses («froyon»), due à la macération de la peau, en veillant à déposer dans la poche de son pantalon une pincée de sel. On détournera le mal de dents en conservant les dents tombées dans une blague à tabac; la fièvre, en ne mangeant ni œuf, ni viande aux quatre grandes fêtes de l'année ou en buvant de l'eau dans un seau après qu'un cheval y a bu. Par ailleurs, on favorisera la fécondation d'une vache en lui donnant, une heure avant la saillie, un litre d'eau chaude où l'on aura dissout du bicarbonate de soude<sup>33</sup>.

On gardera encore les enfants de toutes les maladies en leur frottant de la boue sur le front et tout un chacun en conservant dans une bouteille des herbes cueillies la veille de la Saint-Jean ou de la Saint-Pierre. La cueillette des simples relève d'ailleurs d'une anticipation des maux les plus prévisibles et s'accompagne invariablement d'une circonspection apotropaïque dictée par les forces qu'elle utilise. Si le caractère «magique» des rituels de collecte semble s'effacer devant la rationalisation des recommandations, ils n'en restent pas moins une pratique prescrite, selon un calendrier calqué le plus souvent sur les cycles de la lune ou le passage du soleil au zénith, voire au moment du jour déterminé par la présence conjointe de leurs rayonnements. On optera pour le décroissant de la lune ou pour la lune montante selon l'usage auquel on destine la plante à récolter; la rue destinée à combattre l'angine ne se récoltera pas au même moment que la rue abortive. La pivoine arrachée durant la croissance lunaire aggravera l'épilepsie d'un patient qu'elle aurait soulagé si on l'avait ramassée au déclin.

Jadis, la nature même du métal constituant l'outil de coupe pouvait vicier les propriétés du végétal; pas plus que la main ou les doigts utilisés pour toucher la plante, elle ne pouvait être laissée à l'arbitraire. Simplement suspendus en un lieu choisi, en scapulaire, aux poignets, tressés en sous-ventrière, brûlés dans l'âtre, en infusion, broyés, etc., les racines, chaumes, écorce, feuilles, fleurs ou graines peuvent empêcher ou guérir à peu près tous les troubles évoqués<sup>34</sup>. Le filet d'analogies qui les relie aux réseaux du monde est alors particulièrement sensible dans les choix dont ils font alors l'objet.

Comme le danger est diffus et toujours insistant, la prévention se fait polymorphe. Elle emprunte tous les registres: les mots convenus ou le silence, la prescription diététique et l'ordonnance rituelle, la neuvaine et les topiques. Elle étend sa vigilance des petits aux aînés et de la maison à l'étable ou aux champs (au panier du chien, à la cage du canari, en milieu urbain), et sa compétence, du bobo quotidien aux calamités exceptionnelles, du temps qui passe au temps qu'il fait, de la nécessité économique à l'impératif moral. L'enquête confirme surtout combien se révèle peu pertinente, voire impossible, la distinction entre la maladie d'origine et de manifestation physiologique et les dommages physiques entraînés par le(s) sort(s), l'oubli ou la négligence d'une pratique symbolique. Il n'est finalement pas si loin le temps où pour se préserver des gens qui jettent des malélices, on devait dire: *Nos-èstans oÿy lu bon Sint Lundi*, ou *Sint Mârdi...*, suivant le jour; où l'on pouvait aussi porter sur soi un portrait de saint Antoine ou de la «dignité» (morceau de cire à

cacheter contenant quelque chose de sacré). Mettre au dessus de sa porte, pour empêcher l'entrée des «macrés», des jeteurs de sorts: un silex percé ou de la terre bénite, ou un clou du cierge de Pâques ou l'occipital d'un cochon; ou, sous tous les seuils de porte, on plaçait une petite fiole contenant de l'eau bénite.

L'efficacité d'une anticipation ou d'une cure est toujours du côté du sacré; elle mérite toutes les modalités d'action: le médecin, le curé, le «seigneur», l'arbre et la source. On n'a jamais trop d'alliés contre ce qui nous menace, ce qui n'est pas à sa place. (...) *La crainte de la «souillure» est un système de protection symbolique de l'ordre culturel, et les idées relatives à la souillure ne seraient qu'une variable de la structure sociale empirique*<sup>35</sup>.

L'évitement de la maladie passe par une réinscription dans la vie du collectif, dans les rythmes de l'année, dans les ressources d'un corps-plante dont les humeurs internes ont des homologues dans la nature et dont les déséquilibres se lisent en dehors de lui<sup>36</sup>. Les consignes et les injonctions dites «populaires» qui paraissent échapper à la rationalité technique rendent le corps à une cohérence large, à un langage qui organise les symptômes et les états informulés, qui les prend au sérieux, qui leur donne un statut ouvrant les voies d'une interaction thérapeutique.

## Notes

- 1 Françoise LOUX, *Pratiques populaires d'hygiène et de prévention de la maladie*, in *Ethnologie française*, 1971, I, n° 3-4, p. 122. En dépit de sa valeur opérationnelle et de la persistance, en matière de santé, d'une certaine transmission familiale, le concept de société traditionnelle nous semble cependant aujourd'hui trop cloisonnant pour rendre compte du fonctionnement complexe des sociétés vivantes, des variations et des métissages qu'on peut y observer.
- 2 Nous reprenons cette distinction entre mauvaise santé et maladie au travail déjà ancien mais si fécond de C. HERZLICH, *Santé et maladie, analyse d'une représentation sociale*, Paris, Mouton, 1970.
- 3 Comme le souligne également F. Loux, l'appel à l'intervention divine, aux saints protecteurs ou aux éléments sacralisés est bien connu en matière thérapeutique même si ces usages semblent en régression. Mais on ne peut négliger non plus l'incidence des éthiques différentes sur les attitudes adoptées à l'égard du corps et la maladie.
- 4 Le fonctionnement de l'efficacité symbolique du rituel aurait mérité à lui seul un développement séparé.
- 5 Marc AUGÉ, *L'anthropologie de la maladie*, in *L'Homme*, 1986, n° 26, p. 82.
- 6 Avec toute la complexité que recouvre concrètement cette notion dont les composantes lient l'identité, les instances psychiques et physiques de la vie, les coordonnées sociales, soit les fondements mêmes d'une anthropologie.
- 7 Nous nous référons ici à l'analyse que Philippe DESCOLA développe dans son cours d'Anthropologie de la nature au Collège de France depuis 2000. Il en a dévoilé une synthèse introductive dans un article: *Par-delà la nature et la culture*, paru, dans *Le Débat* de mars-avril 2001, n° 114, p. 86-101. Les propositions avancées dans cet article seront reprises et développées dans un livre qu'il doit donner à paraître prochainement.
- 8 Ph. DESCOLA, *Op. cit.*, p. 99 et sq.
- 9 Pour la pensée culminant à la Renaissance et durant une bonne part de l'âge classique, la création du monde constituant un modèle par excellence, on tirera de l'interdépendance universelle une doctrine des correspondances naturelles entre le ciel et les règnes minéral, végétal et animal. La solidarité cosmogénétique des existants permettra d'agir sur les déséquilibres qui surviennent en découvrant le pouvoir et l'usage des substances à travers la marque – la signature – que la nature y a apposée et en modulant leurs vertus par des préparations et applications congruentes.
- 10 Nous reprenons ici le texte manuscrit d'une oraison figurant dans un livre de recettes collecté par M. Lamboray à la fin de l'an 2000 (Enquête SATPW). Le «mal de flanc» désigne un ensemble mouvant de douleurs comme la colique, les maux d'estomac et tout ce qui peut relever des pathologies du ventre. Cette oraison se retrouve dans de nombreux recueils privés, parfois avec des variantes: ainsi, les bois où l'on chasse le mal sont remplacés par des rochers où n'habitent ni homme ni bête, par exemple; l'on admoneste le maudit «mal de flanc» au nom du «Grand Dieu vivant», etc.
- 11 Martin LEJEUNE, *Vocabulaire technologique wallon-français du médecin*, Liège, Vaillant-Carmanne, 1900.
- 12 Voir l'important article d'Elisée LEGROS, *La fièvre lente des enfants* in *Enquêtes du Musée de la Vie wallonne*, 1959, VIII, p. 293-380; compléments in *Enquêtes...*, IX, p. 368-372 et, par Roger PINON, in *Enquêtes...*, 1993, XVIII, p. 160-175.
- 13 On plaçait aussi des pattes de taupe en croix sur la poitrine de l'enfant (R. PINON, *Op. cit.*, p. 165). La fièvre lente, dont on prétendait qu'elle existait sous sept espèces différentes, a fait couler beaucoup d'encre chez les folkloristes; nous ne pouvons citer ici toutes ces études, consacrées, il est vrai, à des formules essentiellement curatives.
- 14 Françoise LOUX, *L'Enfance et les savoirs sur le corps. Pratiques médicales et pratiques populaires dans la France traditionnelle*, in *Ethnologie française*, 1976, VI, n° 3-4, p. 317. Nous n'avons guère retrouvé aujourd'hui la crainte des vers qui se trouve pourtant en liaison avec les deux autres sources de l'angoisse des mères.
- 15 Il existe également un pèlerinage à Saint-Ghislain en Hainaut.
- 16 Comme pour d'autres saints, il faut toucher la statue, se soumettre à une neuvaine et/ou porter la médaille bénite.
- 17 Les enquêtes du S.A.T.P.W. font apparaître également le recours aux «guérisseurs» pour écarter ce type de fléau. Dans un cas au moins, la formule n'a pas été transmise car cette révélation aurait privé le détenteur de sa capacité à en user.
- 18 Terres ensemencées de blé ou de toute autre céréale.

- 19 Il est évidemment délicat d'affirmer la contemporanéité des pratiques transcrites sur des carnets que l'on garde ou recopie jalousement sur plusieurs générations. La seule difficulté d'en obtenir un double dans le cadre de l'enquête atteste en tout cas de leur valeur affective et de leur statut d'objet «chargé» auquel on peut adresser un recours éventuel même si l'on se refuse à l'avouer. Certains d'entre eux reprennent des formules tirées du *Médecin des Pauvres*, encore imprimé à Huy à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme l'*Oraison miraculeuse trouvée sur le sépulcre de Notre-Dame* ou encore des expressions dont on peut faire remonter les formes latines au Moyen Age comme les rencontres avec un(e) saint(e) *assis(e) sur une pierre de marbre*; ainsi, cette prière que l'on doit dire chaque jour pendant un an et un jour pour se préserver ou pour guérir radicalement pour toute la vie de la teigne: *Paul est assis sur une pierre de marbre; N.S. passant par là lui dit: Paul, que fais-tu là? – Je suis ici pour guérir le mal de mon chef. – Paul, lève-toi et vas trouver sainte Anne, qu'elle te donne une huile quelconque, tu t'en graisseras légèrement, à jeun, une fois le jour et pendant un an et un jour. Celui qui le fera n'aura ni rogne, ni ragne, ni gale, ni teigne, ni rage.*
- 20 Les maux sont nommés par un vocabulaire technique dont le sens échappe le plus souvent au profane. Précisons que le «désertage» désigne l'abandon du veau par sa mère; la fièvre vitulaire est le nom donné à une fièvre puerpérale consécutive à la mise bas; le «rouget» des porcs est une maladie infectieuse, transmissible à l'homme et caractérisée par l'apparition de plaques rouges sur la peau; les «tranchées» une forme de colique aiguë et très douloureuse.
- 21 Françoise LOUX, *Du travail à la mort. Le corps et ses enjeux dans la société traditionnelle*, in HAINARD – KAEHR (éd.), *Le corps enjeu*, Neufchâtel, Musée d'ethnographie, 1983, p. 142.
- 22 Nous nous référons ici à la théorie que Claude LÉVI-STRAUSS livre à la fin du quatrième et dernier tome des *Mythologiques. L'Homme nu*, Paris, Plon, 1971: *Par le morcellement et la répétition qui en caractérisent les procédures, le rituel (...) avec son côté maniaque et désespéré (...) nourrit l'illusion qu'il est possible de remonter à contre-sens du mythe, de refaire du continu à partir du discontinu.*
- 23 On recommande l'eau bénite, cinq Pater et cinq Avé, auprès de chaque croix, dans chaque pièce. Cahiers de recettes et d'oraisons recueilli par M. Lamboray.
- 24 Elisée LEGROS, *Pour se préserver quand on montre la place d'un mal sur le corps*, in *Enquêtes du Musée de la Vie wallonne*, 1966-1968, XI, p. 371-373. – Roger PINON, in *Ibidem*, 1993, XVIII, p. 176-177.
- 25 Pour l'utilisation prophylactique d'une ceinture, d'un baudrier ou d'un cordon, voir aussi Françoise LEMPEREUR, *Les Dévotions des femmes enceintes dans Naître autrefois*, Bastogne, Musée En Piconrue, 1993, p. 33. – Dans *Le Vocabulaire du médecin* (op. cit.), Martin LEJEUNE relève parmi les conseils préventifs: *Sur la fin de la grossesse, prendre la ceinture de la femme, la lier à la cloche de l'église et sonner trois fois.* On pouvait également se rendre à Ensival pour s'y faire apposer le voile de Sainte Colette.
- 26 Il s'agit d'une pratique abandonnée, semble-t-il, puisque l'informateur s'interroge, nostalgique: *Pourquoi ne bâche-t-on plus les vaches?*
- 27 Jacques GÉLIS, *L'arbre et le fruit. La naissance dans l'Occident moderne XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1984, p. 195: signale les vains efforts de l'Eglise pour faire disparaître l'utilisation d'une ceinture écarlate, parfois d'un simple ruban bleu ou jaune qui auraient remplacé la ceinture en peau de serpent à la cuisse droite mentionnée au XVII<sup>e</sup> siècle par Moysse CHARAS dans la *Pharmacopée royale*.
- 28 F. LOUX, *Op. cit.*, p. 122.
- 29 Les visions de sainte Julienne de Cornillon lui ont inspiré la nécessité de créer la Fête-Dieu.
- 30 Un témoin attribue également à la force de l'eau l'explosion d'une bouteille d'eau du pouhon de Harre lors d'un incendie domestique. Enquête de Claude Colin en 2002.
- 31 Cahier de recettes recueilli en 2002 dans la région de Spa par Ann Depreter. Ce texte retranscrit les mesures de diététique clairement inspirées par la médecine des tempéraments.
- 32 En plus de ces méthodes «botaniques», Martin Lejeune signale par ailleurs qu'on peut obtenir le même résultat en élevant des cochons d'Inde dans sa chambre. Toutefois, au contraire des précédents, nous n'avons plus rencontré ce moyen de nos jours. On utilisait aussi le collier de marron pour absorber la fièvre des enfants.
- 33 La recette figure dans le carnet de Madame Pirnay de La Reid.
- 34 On se reportera utilement à l'étude d'A. DELATTE, *Herbarius. Recherches sur le cérémonial usité chez les anciens pour la cueillette des simples et des plantes magiques*, mais également à la lecture qu'en a donnée Elisée LEGROS dans les *Enquêtes du Musée de la Vie wallonne*, 1963, X, p. 1-18. Il s'y appuie sur les témoignages et enquêtes consacrées au sujet par un certain nombre de folkloristes, linguistes ou historiens entre la fin du XIX<sup>e</sup> s. et la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.
- 35 Luc de Heusch, préface à Mary DOUGLAS, *De la souillure*, Paris, Maspéro, 1971.
- 36 Citons encore le proverbe évoqué par Françoise LOUX, *Op. cit.*, p. 145, dont nous connaissons des équivalents wallons: «poule qui chante, chien qui hurle, hibou qui hulule, c'est la mort qui entre»: *Aussi soigner la maladie consiste à rétablir l'équilibre en faisant appel à des qualités sensibles de la nature homologues à celles du corps humain: le vin est bon pour le sang car il est rouge comme lui, la chélidoine est bonne contre la jaunisse en raison de la couleur jaune de son suc. Dans ce cadre le corps est tout à la fois le pivot et le centre de l'univers. Les propriétés de l'univers sont observées à travers le corps et ne sont prises en compte qu'en fonction de cette appartenance.*